

L'École de Plein Air, une école de la fraternité et d'éducation nouvelle

J'ai lu avec attention la partie que vous consacrez à l'école de Plein Air de Suresnes. Dans une période où l'on dénigre les apports de l'éducation nouvelle auprès d'enfants qui ont été des malmenés de la vie, il m'a semblé intéressant de faire connaître cette aventure d'émancipation et citoyenne.

Je suis le fruit de cette éducation, puisque j'ai fait ma scolarité maternelle et primaire au sein de cette école d'Octobre 1947 à début Juillet 1954.

Sans ces enseignants qui formaient une équipe soudée, sans les soignants attentifs aux personnes dans toutes leurs composantes, à leur Histoire ; je n'aurais pas survécu, vaincu la maladie, la dépression. (Ma famille maternelle avait subi l'holocauste et les privations – ils étaient aussi entrés en résistance).

Mais quelle formation sur cette école ?

Dans ce que vous analysez, j'ai relevé des expressions qu'il faudrait expliciter, dans le contexte historique, social, politique de l'époque. A la première lecture, cela m'a touchée, car j'ai retrouvé les paroles que l'on disait à propos des enfants, de la pédagogie novatrice dispensée dans cette école. Les enseignants du secondaire de lycées classiques y étaient hostiles ne se sont pas privés pour le faire savoir et je m'en expliquerais. Il ne faut pas oublier que la sélection sociale était féroce. Peu d'enfants des couches populaires accédaient aux études.

L'idée de faire des écoles de plein air était révolutionnaire, née d'une volonté politique de l'époque, dans le contexte du Front Populaire. Il y avait une cohérence entre architecture, pédagogie d'éducation nouvelle, apprentissage de la démocratie, conscience politique et création. Je trouvais mon école très belle, j'avais envie de guérir, de devenir à mon tour institutrice.

Dans ce qui est écrit, voici les phrases qui m'ont posé questions, car, il y a des choses contradictoires, pour ceux et celles qui entendaient parler de cette école. Toutes sortes de rumeurs, analyses circulaient à notre rencontre ; que vous soulignez. Je prendrai 3 phrases : « l'enseignement primaire simplifié », « demi-ration de travail », « régénérer l'espèce ». Tout dépend de quel point de vue on se place.

Après-guerre on voulait reconstruire, éviter les épidémies, redonner santé à ceux et celles qui avaient souffert, vivre en solidarité, bâtir de nouveaux rapports sociaux. Mais jusqu'où les politiques étaient prêts à conduire, imaginer de tels projets ?

Reprenons ces 3 phrases.

- « Enseignement primaire simplifié » – « demi-ration de travail » Certes nous avons moins d'heures d'enseignement que dans les écoles classiques de la ville de Suresnes, car un nombre d'heures étaient réservées aux soins, au repos pour lutter contre les conséquences de la tuberculose ou des primo-infections (ce qui a été mon cas). Mais en contre partie la forme d'appropriation du savoir était toute autre. Contrairement à mes frères fréquentant une école publique de la ville, nous ne rabâchions pas des leçons, des vérités toutes faites ou révélées. Nous allions à l'essentiel par des démarches transversales et créatives et qui avaient un sens. Si bien que je n'étais pas fatiguée d'apprendre, j'osais poser des questions, je dévorais les livres. Nous lisions la littérature jeunesse contemporaine comme : « Grain d'aile » de Paul Eluard. L'enseignant(e) ne me faisait pas peur. Il y avait beaucoup d'observations scientifiques, d'expériences parce que des dispositifs étaient mis en place. On a gagné du temps pour l'avenir. Je n'ai pas souvenir d'avoir fait B-A BA pour apprendre à lire. J'ai décidé d'apprendre très vite en 2 mois, parce qu'on avait créé les conditions. Les albums du Père Castor nous étaient familiers (plaisir double pour moi, car ma mère avait été vendeuse en cette maison d'édition)

Donc, quand on parle de demi-ration de travail, avec les pratiques d'éducation nouvelle ; c'est que l'on n'encombrait pas nos têtes de choses inutiles.

Autres ruptures avec la plupart des écoles maternelles et élémentaires :

Les programmes scolaires étaient régis par les Instructions Officielles du Ministère. Les enseignants devaient les respecter. Les classes étaient organisées en rangées suivant les critères propres à chaque enseignant(e). Les classes chargées ne permettaient pas la communication. Il ou elle dominait ses élèves du haut de son estrade. Dans notre école, l'organisation de l'espace était tout autre, nos bureaux ultra légers et très design se transportaient aisément pour former des groupes variés de travail et de confrontations. Cela dépendait des situations. Ainsi pour le conseil hebdomadaire d'enfants de la coopérative, on formait un demi-cercle. Il n'y avait pas de chahut, mais régnait une atmosphère de non-violence et d'échanges. L'entraide mutuelle se pratiquait. Comme peu d'enfants partaient en vacances par manque de moyens, on ouvrait notre horizon en CM2 par de la correspondance scolaire avec des jeunes provençaux qui nous envoyaient leurs journaux et des produits locaux que l'on ne connaissait pas. D'autre part des tas de délégations étrangères venaient nous rendre visite pour comprendre ce que l'on faisait. On leur posait des questions, notre univers, nos représentations mentales s'élargissaient. C'est de ce temps là que j'ai voulu voyager à travers le monde et de trouver les moyens de le faire au moyen des mouvements d'éducation populaire laïque.

Autre particularité de cette éducation fut la composante culturelle. Elle était inséparable du projet d'enseignement. Nous pratiquions les arts plastiques, dans une salle adaptée. Les démarches pratiquées étaient révolutionnaires. On ne passait pas son temps à faire des copies toutes semblables. Notre professeur était lui-même un créateur, nous faisant comprendre les mouvements artistiques de l'époque. Sa femme était notre enseignante de danse. Filles et garçons la pratiquaient. Chose surprenante à l'époque ! Nous faisons de la danse naturelle et cela aboutissait à des spectacles vivants d'une exceptionnelle qualité. Nous n'avions pas peur d'improviser. Nous étions accompagnés par une pianiste. Bien sûr, nous reçûmes une éducation musicale avec chorale et nous remportâmes des prix, à l'instar de Bakulé. Nos morceaux de bravoure étaient : « L'hymne à la joie » (Beethoven), pour célébrer la paix, des morceaux de Mozart et de Rameau. Des anciens élèves de l'école avaient formé une compagnie théâtrale jouant Molière et l'on était associés pour les ballets de Lulli. Bref, une transmission du patrimoine culturel pour réduire les inégalités, car qui allait au théâtre à cette époque ? Quelques bien nés et fortunés...

Cette ébullition développa notre curiosité, et quand le théâtre national populaire démarra dans la salle Albert Thomas, dans le quartier des Cités-Jardins de Suresnes, avec Vilar et Gérard Philippe, nous sommes devenus des spectateurs. Pour parler comme Bourdieu, voilà comment se sont créés de nouveaux « habitus ». Nos parents étaient largement associés et informés au sein de l'association très active des parents d'élèves.

En cas de difficultés, nos parents rencontraient les enseignants, pour voir comment on pouvait transformer la situation. Ce qui était important était la notion de progrès. Nous n'étions pas mis en concurrence avec classement sur les livrets scolaires, mais les annotations étaient nombreuses. Cette façon d'analyser le travail fourni suscitait l'hostilité, la méfiance de l'ensemble des établissements scolaires de notre ville. De toute façon, ils pensaient que la maladie nous avaient rendu faibles physiquement et que l'on ne pourrait suivre un rythme de travail soutenu, que notre avenir scolaire s'arrêterait aux portes du certificat d'études. La fatalité sociale était installée dans les têtes, car qui fréquentait essentiellement cette école : des couches populaires victimes de mauvaises conditions d'hygiène, de malnutrition, de privations de toutes sortes durant les guerres. Alors, il y avait à l'époque peu de perspectives de s'élever dans l'échelle sociale, à de rares exceptions près. C'était sans compter sur l'apport de Célestin Freinet, sur l'impact

du Plan Langevin Wallon qui modifièrent totalement les pratiques des équipes qui se sont succédées sur cette école. C'étaient des personnes très impliquées dans la vie syndicale, et je les retrouverai quand je fus nommée institutrice maternelle sur Suresnes, après mon passage à l'école Normale de Filles de Paris- Batignolles.

Que dire de l'expression : « régénérer l'espèce ». En fait, les institutions sanitaires et sociales avaient peur que ne se propagent la tuberculose ou autres maladies endémiques. Il ne faut pas oublier, nous sortions tout juste de la guerre où l'on a vu revenir les déportés et prisonniers malades. Il fallait se protéger, avec une vision hygiéniste ; et cette école jouait son rôle, sans nous culpabiliser socialement parlant.

Le suivi médical était très sérieux, c'est ainsi qu'a été découvert une rechute de santé et une primo infection, dans le bas de mes poumons. J'ai dû aller me faire soigner 10 mois en Hte-Savoie, où j'ai subi de la maltraitance infantile car j'étais une enfant rebelle sachant lire et écrire. La plupart de mes amies d'infortune en ce préventorium étaient illettrées, car abandonnées de leurs familles à cause de la tuberculose considérée comme le SIDA de l'époque. Moi, j'ai alerté ma famille, en faisant passer clandestinement des mots par des oncles qui me rendaient visite. J'avais tout juste 8 ans. Le scandale a éclaté, je fus convoquée, sommée de m'expliquer devant la directrice et je suis retournée sur mon école. Heureusement, mes tâches aux poumons avaient disparu !

Et après... sortie de l'école

L'anecdote du préventorium n'est pas une simple péripétie mais révélatrice de la formation donnée à ces enfants. La maladie n'est pas fatale et peut-être vaincue et pas par un coup de baguette magique. Il faut replacer le projet médical et social à l'intérieur d'un vaste projet où tout s'articule pour que nous, enfants, ayions de l'énergie vitale pour transformer les situations d'injustice, sachions penser par nous nous-mêmes et ceci par des pratiques solidaires. Alors, nous avions envie d'apprendre, de grandir dans nos têtes, de créer. On ne peut le faire que si enseignant(e)s, personnels soignants, de restauration scolaire sont formés. Certain(e)s, le faisaient aussi de manière militante, en dehors de l'institution avec Célestin Freinet, lors des rencontres d'été. Ma dernière directrice Simone Lacapère a été institutrice ayant eu comme inspecteur Robert Gloton sur Vernon (ancien président du GFEN) et s'occupait des Communautés d'enfants où elle avait connu Mme Claude François Unger (collaboratrice d'Henri Wallon) et le regretté Dr Tomkiewicz – que j'eus la chance de rencontrer plus tard. De se sentir aimé et respecté pour reprendre les expressions du médecin et pédagogue judéo-polonais Janusz Korczak renforce son mental. Je fus sans crainte pour me présenter au concours d'entrée en 6^{ème} du lycée de ma ville et je fus admise.

La suite fut très douloureuse, avec une scolarité secondaire chaotique, car je fus plongée dans un autre monde. Ce fut celui de la concurrence, du mépris, de la sélection, de la lecture au négatif pour celles qui venaient de l'école de Plein Air. Il était impensable pour l'ensemble de mes enseignantes que je devienne institutrice. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Une chose me faisait tenir, renforcée par le soutien de l'équipe de l'école de Plein Air que je revoyais souvent, elle avait forgé en moi un moral d'un optimisme à toute épreuve. C'était un barrage aux fatalités déversées et j'étais décidée à aller jusqu'au bout de mon projet, même s'il fallait y mettre le temps. Les difficultés se sont amoncelées au niveau de la première et terminale. J'ai perdu ma mère, puis devais aussi prendre soin d'une de mes sœurs qui se mourrait. J'ai dû quitter le lycée pour ne pas avoir à redoubler, dans un milieu que je ne supportais plus. Grâce à la solidarité de deux enseignants (mon institutrice de CM2 et un prof d'histoire de terminale), je me suis inscrite aux cours par

correspondance et à la radio. J'ai réussi, puis ma formation d'enseignante commença. Ce fut une grande joie pour l'équipe de l'école de Plein Air.

Tout cet épisode de la scolarité secondaire est semblable à ceux qu'ont vécu les anciens pupilles de Korczak sur Varsovie. Quand on les interroge, et c'est souvent reproché à ce type d'institutions démocratiques, il est dit que l'on nous a protégé, à l'écart des réalités cruelles de ce monde. Mais jusqu'à quand va t-on se laisser conduire comme des animaux à l'abattoir, y a t-il un autre monde possible pour que les personnes coopèrent pour bâtir un monde plus fraternel ?

Je dis merci à tout le personnel de cette école. Les rêves des bâtisseurs m'ont permis tout simplement d'être en vie, de lutter à mon tour avec d'autres enfants du monde qui connaissent la rue comme jadis ma mère la connut dans Varsovie la juive. Jamais je n'oublierais les couleurs de ces fêtes annuelles de la Paix retrouvée que nous célébrions, avec parents et enseignants, conseil municipal, dans le Parc des Landes aux pieds du Mt Valérien, où furent fusillés Gabriel Péri et Jacques Decour et tant d'autres... Oui, l'école de Plein Air mérita bien le nom d'école de la paix. Le grand pédagogue tchèque Bakulé avec sa chorale d'enfants ne s'y trompa pas, puisqu'il y vint prouvant ainsi que l'éducation nouvelle n'avait pas de frontière.

Colette Charlet

Militante d'éducation nouvelle et à la paix

Groupe français d'éducation nouvelle

Association Française Janusz Korczak (AFJK)

19 Rue de la Liberté

74960 CRAN-GEVRIER

TEL 04 50 57 37 90

Courriel : charlet.c@wanadoo.fr